

Façon de saluer le *naba* (voy. p. 34). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE,

PAR M. LE CAPITAINE BINGER¹.

1887-1889. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

Chez Boukary Naba. — Curieuses coutumes de la cour du Mossi. — Préparatifs pour une fête. — On attend l'apparition du croissant. — La fête à Sakhaboutenga. — On me confie à Isaka. — En route pour Waghadougou. — Séjour dans la capitale du Mossi. — Difficultés avec Naba Saoum. — On me signifie de partir. — Retour chez Boukary Naba. — Nouvel accueil bienveillant. — Une rafle d'esclaves. — Boukary Naba veut me faire épouser trois jeunes femmes. — Mariage de mes hommes. — Retour à Bouganiéna. — Difficultés pour trouver des guides.

L'installation de Boukary Naba a plutôt l'air d'un campement que d'une habitation permanente; elle comporte un groupe d'une vingtaine de cases en *séko*² abritant sa famille et ses chevaux. A proximité de ce groupe se trouvent les cases de la valetaille et de quelques vieux captifs dévoués à Boukary Naba.

Comme les autres villages mossi que j'ai traversés, Banéma se compose d'une vingtaine de petits villages, dont j'évalue la population totale à 600 ou 700 habitants.

Boukary Naba, avec lequel je parvins à m'entretenir en mandé, ne me demanda pas d'explication. Je me rendais à Waghadougou, cela lui suffisait. « Ce qu'il y a de plus pressé, dit-il, c'est de t'installer, toi et tes hommes. » Il me fit donc conduire chez un vieux captif guerrier et m'envoya une grandealebasse de riz cuit au jus de viande, des galettes de farine de hari-

cots et du dolo, ce qui constitua pour moi un excellent déjeuner, comme je n'en avais pas fait depuis longtemps.

Après avoir pris un peu de repos et avoir quitté mon vêtement de route, je mis mon uniforme et allai rendre visite à Boukary pour le remercier de son bon accueil et lui demander de m'assurer la route sur Waghadougou. Il m'accueillit fort bien, me serra la main et me pria de vouloir bien différer un peu mon départ pour célébrer avec lui la fête qui termine le jeûne du ramadan et qui devait avoir lieu dans deux ou trois jours.

Cette invitation me fut faite d'un ton si aimable et me parut si sincère que j'acceptai. Il me promit également de me mettre en route le lendemain de la fête. Boukary Naba est du reste fort bien élevé pour un nègre. Par ses manières il laisse de suite deviner qu'il appartient à une classe élevée de la société noire. C'est un grand bel homme d'une quarantaine d'années; il a la figure pleine et plutôt ronde qu'ovale; son menton se termine par une toute petite barbiche, et, quoique ta-

1. Suite. — Voyez t. LXI, p. 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113. — Suivre le commencement de cette partie du voyage sur la carte de la page 99.

2. Nattes tressées en gros roseaux.

toué en Mossi, il n'est pas défiguré. Son regard est franc. L'ensemble de sa physionomie dénote l'intelligence.

Assis sur une natte propre, il a en permanence à sa droite et prosterné devant lui un esclave, qui lui présente une petitealebasse de dolo, recouverte d'un couvercle en vannerie. Quand Boukary Naba veut boire, il touche du doigt l'échanson, qui, après avoir bu quelques gorgées de dolo, lui offre la calebasse.

Pendant que Boukary boit, tous les assistants claquent des doigts en tenant les mains près de terre. La même chose se passe lorsque le *naba*¹ éternue, se mouche ou crache.

Un autre usage assez curieux, c'est la façon dont les gens se présentent devant lui et saluent. Arrivés en rampant à quelques pas de l'endroit où est assis le naba, les Mossi, tête découverte, se jettent face contre terre et frappent trois fois le sol, des deux coudes, l'avant-bras vertical et l'index ouvert. Puis ils se frottent les mains en faisant lentement le mouvement d'une personne qui écrase de la pommade, ils frappent encore trois fois la terre des coudes et restent dans cette position jusqu'à ce qu'on les renvoie. Tout le monde salue le naba de même façon. J'ai vu faire ce salut au propre frère de Boukary, à Nabiga² Masy, chef de Doullougou. Il n'y a d'exceptions que pour les musulmans un peu influents; ceux-là, tout en s'approchant timidement de la royale personne, sont tenus quittes de toute cérémonie en récitant une prière.

Dimanche 10 juin. — Dès la première heure, Boukary me fait dire qu'il compte bien que je l'accompagnerai demain à cheval à Sakhaboutenga, où il a coutume de se rendre le jour de la fête. Pendant toute la journée l'entourage du naba s'occupe des préparatifs.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que, musulmans ou non, les noirs célèbrent tous cette fête. C'est une occasion pour eux de faire hombance et ils ne la laissent pas échapper. On mange tant que l'on peut, on boit beaucoup de dolo et l'on tire quantité de coups de fusil : c'est plus qu'il n'en faut aux noirs pour être heureux. Ceux qui ne possèdent qu'un arc visent la nouvelle lune et lancent quelques flèches vers l'astre, convaincus que cela leur portera bonheur. L'année prochaine à pareille époque, ils auront peut-être « gagné » un fusil, une femme ou un cheval, qui sait?

Dans la soirée il y a un moment de consternation : personne n'a vu le croissant; on s'en console cependant en se répétant que si nous ne l'avons pas aperçu ici, il s'est certainement montré ailleurs, et l'on boit du dolo pendant toute la nuit.

Mardi 12. — Dès quatre heures du matin le tam-tam résonne partout, tout le monde est affairé, on se croirait vraiment à la veille d'un événement important. Ce n'est pourtant que vers six heures et demie qu'on réussit peu à peu à se rassembler et que tout le monde est prêt (effectif total : 16 chevaux et 25 guerriers armés de fusils).

1. *Naba* veut dire : roi, maître, chef.

2. *Nabiga* veut dire en mossi : enfant de roi.

Boukary monte un très beau cheval bai brun foncé. Par-dessus sa selle il a ajusté le tapis en velours bleu et or que je lui ai donné. Le poitrail et la croupe sont couverts de tapis en drap rouge, ornés de petits dessins en losanges rapportés en blanc et en noir. La tête de la bête disparaît sous la cuivrierie, sonnettes, chaînettes, mors et autres ornements.

Boukary Naba est presque vêtu comme tous les jours; il a simplement remplacé ses babouches rouges par une paire de demi-bottes en cuir rouge et jaune, et sa coussabe bleu foncé par un vêtement de même coupe en cotonnade blanche du Haoussa sur laquelle l'indigo a fortement déteint, ce qui est très bon genre ici. Sur le sommet de son bonnet, forme chéchia, est fixée une couronne en cuir rouge et peau de panthère, à laquelle sont suspendus des pitons en fer à trois branches d'une longueur de 4 à 5 centimètres. Cet emblème royal est porté par les nabiga seulement.

Nabiga Masy, chef de Doullougou, jeune frère de Boukary, est venu passer les fêtes à Banéma. Ce jeune homme a des manières qui dénotent également un peu d'éducation et de savoir-vivre.

Les quatre jeunes gens occupant les fonctions d'échansons servent d'escorte au naba; ils sont vêtus de surtouts, sorte de petites coussabes à taille de diverses nuances, serrées à la ceinture par un cordon rouge; ils portent chacun une collerette formée de petits triangles en argent renfermant des amulettes.

Ils sont pieds nus et se distinguent des autres captifs par leur coiffure, dont les cheveux sont arrangés en cimier; le reste de la tête est entièrement rasé. Ils portent des houseaux en cuivre, des bracelets et des anneaux de bras en même métal qui, une fois mis en place, ne peuvent être retirés que par un forgeron après un long travail.

Les autres cavaliers portent des vêtements couverts d'amulettes, des turbans ou des chapeaux de paille. Ils sont armés d'un sabre ou d'une lance.

Un gamin montant un âne noir ouvre la marche; viennent ensuite les griots avec les tam-tams et leurs trompes, les échansons, le naba et moi; Masy, les guerriers et trois marchands haoussa suivent en amateurs. Pendant la route, les cavaliers se détachent successivement et chargent en manœuvrant la lance.

Une demi-heure après notre départ nous sommes à Sakhaboutenga. On met pied à terre et l'on campe sous les arbres à l'entrée du village. Quelques musulmans du voisinage viennent saluer Boukary et lui offrir des kola en lots variant de cinq à vingt fruits, mais toujours présentés dans un coin de leur boubou. Un village des environs envoie douze grandes marmites de dolo.

Au loin et dans toutes les directions débouchent du village de longues files de musulmans allant se réunir à l'imam pour la prière; quelques curieux venant des environs montent des ânes.

La cérémonie religieuse eut lieu dans une plaine à l'est du village : c'était un spectacle grandiose. Il

régnait un grand silence dans l'assemblée. Les fidèles, rangés sur une vingtaine de rangs de profondeur, se prosternaient et se relevaient avec un ensemble parfait et une lenteur imposante. De temps en temps, la voix de l'imam s'élevait, et dans le plus profond recueillement on entendait un *aminé* (amen) prononcé par toute l'assistance.

Il y avait là environ 3 000 personnes des deux sexes, presque toutes vêtues de blanc. Les burnous, les chéchias et cet ensemble de faces noires donnaient à la cérémonie le caractère grandiose des fêtes orientales.

La prière terminée, Boukary Naba s'avança au son

du tam-tam vers l'imam de Sakhaboutenga pour recevoir sa bénédiction, ainsi que les vœux des musulmans, qui souhaitèrent à mon illustre hôte beaucoup de chevaux et de guerriers.

Boukary Naba fit remettre à l'imam un magnifique mouton et plusieurs peaux de bouc pleines de cauris. C'est un cadeau qu'il fait tous les ans à l'imam et à Karamokho Isaka, pour lesquels il a une grande vénération. Ce sont des hommes âgés et réfléchis qui ne peuvent que lui donner d'excellents conseils.

Boukary Naba n'est musulman que pour la forme. Au moment où la prière allait commencer, il me de-



Boukary et son escorte. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

manda si je n'allais pas faire le salam. Je lui fis dire que cette fête ne concordait pas avec les fêtes des chrétiens, que par conséquent je restais auprès de lui. Il me parut enchanté que les blancs ne fussent pas musulmans.

Après de nouveaux rafraîchissements de dolo on retourna à Banéma. Ce fut une course folle à travers la campagne, les fantassins courant pêle-mêle parmi les cavaliers et tirant force coups de fusil, ce qui occasionna une charge dans laquelle deux cavaliers furent désarçonnés. Le reste de la journée se passa en libations. Boukary Naba gorgea mes hommes de nourriture et de dolo.

Mercredi 13. — Fidèle à sa parole, Boukary Naba, après m'avoir fait cadeau d'un cheval, me fait conduire le soir à Sakhaboutenga chez Karamokho Isaka, chargé de me faire accompagner jusqu'à Waghadou-gou et de me faciliter une entrevue avec Naba Sanom, chef suprême du Mossi. Boukary m'explique que, dans mon intérêt, il emploie un intermédiaire pour la présentation à Naba Sanom, n'étant pas du tout d'accord avec son frère. Il n'a que des rapports de service avec lui, et il ne le voit jamais.

Sakhaboutenga est une agglomération de nombreux petits villages qui s'étendent sur un espace de près de 4 kilomètres et comptent environ 3 000 habitants. Le

groupe où habite Isaka, ainsi que les groupes voisins et les environs de la mosquée, sont habités par des musulmans d'origine mandé, mais établis dans le Mossi depuis trop longtemps pour qu'ils aient conservé des traditions se rattachant à leur migration.

Jeudi 14. — Isaka me met en route sur Waghadou-gou et me donne comme guide un jeune homme qui doit me conduire à un de ses anciens élèves, revenant de la Mecque. Isaka m'accompagne jusqu'au marché et fait une prière pour moi avant de me quitter.

Quoique le paysage soit uniforme, la route ne me paraît pas trop monotone. On traverse presque d'heure en heure des groupes de villages ou des campements de culture, autour desquels il règne quelque animation, car c'est l'époque des semailles.

Vendredi 15. — Le soir, après deux courtes étapes, nous atteignons Waghadou-gou, la capitale du Mossi. Le guide nous dirige sur l'habitation d'El-Hadj, qui, assis sur une peau devant sa porte, ordonne de me conduire chez l'imam, lequel demeure à côté. Ce dernier, siégeant sur une sorte de couvercle rond en osier, au lieu de s'occuper de me trouver une installation, s'exalte avec ses amis sur mes chaussures, dont il croit les œillets en or. Voyant qu'il ne se lassait pas de cette contemplation, je crus prudent de lui rappeler que mes hommes et mes animaux étaient fatigués et que la nuit approchait. Après quelques *ia sidda*, « il a raison », un des assistants me conduisit chez une veuve nommée Baouré, qui loge habituellement les gens de passage. Une pluie torrentielle nous força de précipiter notre installation, qui fut plus que sommaire la première nuit. Les gens étaient peu complaisants, il nous fut impossible de nous faire préparer quoi que ce fût en fait de nourriture, et l'on se coucha sans manger.

Waghadou-gou (« village de la brousse ») ou Ouor'odor'o (« beaucoup de cases ») est situé dans une grande plaine aride qui offre à cette époque de l'année un aspect désolé. Mon palefrenier va chercher le fourrage à 6 kilomètres dans l'est. Il n'est encore tombé que trois fois de l'eau cette année et ce n'est que vers la fin de juin, paraît-il, que succède à quelques violentes tornades sèches, véritables ouragans, ce que l'on peut appeler les pluies d'hivernage qui font percer la verdure.

À l'ouest et au nord, séparant le gros du village des groupes de cases les plus éloignés, se trouvent des bas-fonds marécageux, qui conservent de l'eau toute l'année et aux abords desquels les habitants creusent des trous où ils prennent leur provision. L'eau qu'ils en tirent, chargée de matières organiques, renferme des sangsues, et son absorption donne la filaire de Médine. Hommes, femmes et enfants sont atteints de ce mal. J'ai vu des personnes devenues presque infirmes, ayant jusqu'à cinq ou six vers leur sortant du genou, de la cheville, et surtout des mollets et des cuisses.

Les abords de ces mares sont très giboyeux. Ma table est toujours bien alimentée. Diawé réussit même à pourvoir mes hommes de viande; il lui arrive fréquem-

ment de rapporter sept ou huit sarcelles, quelques perdrix et des lièvres.

Waghadou-gou proprement dit comprend la résidence du naba, le groupe de villages musulmans (d'origine mandé), le groupe nommé Zang-ana, habité par des Marenga (Songhay), des Zang-ouér'o ou Zang-ouéto (Haoussa), quelques Tchilmigo (Foulbé), et d'autres groupes de Mossi non musulmans. Cependant on est convenu de comprendre dans Waghadou-gou les sept villages qui l'entourent, et qui se nomment : Tampouï, Koudou-ouér'o, Pallemtenga, Kamsokho, Gongga, Lakhallé et Ouidi. Ils ont chacun leur propre naba. J'estime que la population totale de tous ces groupes ne doit pas dépasser 5 000 habitants.

Les constructions sont rondes, en terre ou en nattes dites *séto*, suivant qu'elles sont habitées par des musulmans ou des fétichistes. Par-ci par-là, on voit cependant des constructions carrées à toit plat, parmi lesquelles je citerai l'habitation de l'imam et la mosquée (misérable petite construction), une case à un étage habitée par El-Hadj (l'ami d'Isaka) et cinq cases carrées faisant partie de la résidence du naba.

Je m'attendais à trouver quelque chose de mieux que ce qu'on voit d'ordinaire comme résidence royale dans le Soudan, car partout on m'avait vanté la richesse du naba, le nombre de ses femmes et de ses eunuques. Je ne tardai pas à être fixé, car, le soir même de mon arrivée, je m'aperçus que ce que l'on est convenu d'appeler palais et sérail n'est autre chose qu'un groupe de misérables cases entourées de tas d'ordures, autour desquelles se trouvent des paillotes servant d'écuries et de logements pour les captifs et les griots. Dans les cours, on voit, attachés à des piquets, quelques bœufs, moutons ou ânes, reçus par le naba dans la journée, offrandes n'ayant pas encore de destination.

Dans la matinée, le naba reçoit généralement les visiteurs entre deux masures à un étage qui se font face. Devant celle du nord est disposé un bétonnage surélevé de 20 à 25 centimètres qui sert de trône. Sur ce bétonnage il y a une dizaine de peaux de bœuf superposées, sur lesquelles sont placés deux vieux coussins en cuir, ornés de drap rouge. Celui qui est rond sert de siège au naba, l'autre n'est là que comme décor. Je mentionnerai aussi le sabre du monarque, qui est toujours disposé devant le coussin rond. C'est un vieux sabre d'officier d'infanterie, sur le fourreau en cuir duquel on a cousu des petits morceaux de drap garance.

Les vendredis, il reçoit dans la soirée sur le derrière de sa résidence, où se trouvent trois cases basses carrées devant lesquelles est ménagé un grand demi-cercle de terrain bétonné, à côté duquel se trouve la tombe de son père défunt Hallilou, ex-naba.

Naba Sanom (nom qui signifie en mossi le chef suprême, littéralement « roi or ») porte pour les musulmans le nom d'Alassane. En 1870, à la mort de l'ex-naba Hallilou, son père, une lutte pour le pouvoir s'engagea entre Alassane et Boukary Naba. Tous les deux avaient de nombreux partisans. Boukary, préféré

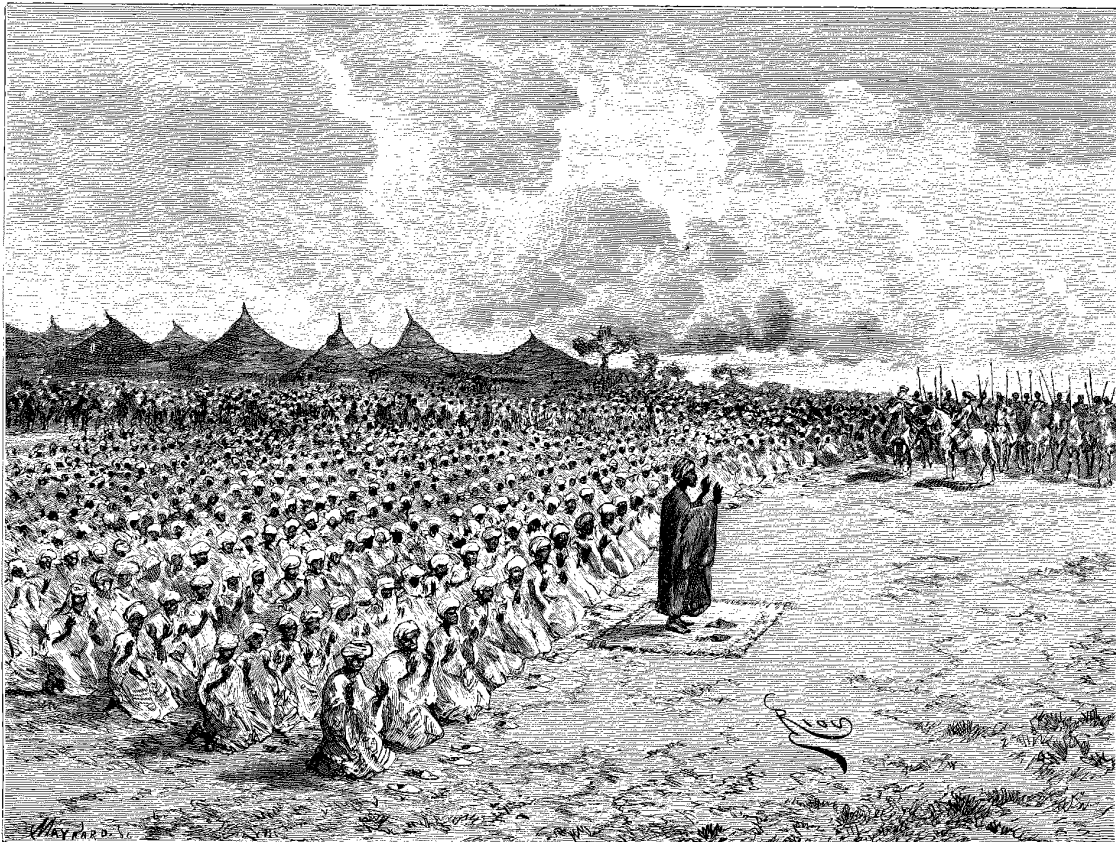
du père et reconnu par tous comme plus intelligent qu'Alassane, finit cependant par perdre du terrain; l'autre l'emporta, ayant pour lui les anciens et le droit d'aînesse, qui le désignait comme héritier du trône. Il a actuellement dix-huit ans de règne.

Autant Boukary Naba paraît distingué, autant Naba Sanom a l'air vulgaire. Ces deux frères n'ont entre eux aucune ressemblance. L'aîné, Naba Sanom, peut avoir de cinquante à cinquante-cinq ans environ. Il a le menton saillant et pointu et le nez un peu sémitique, sa voix est enrouée et rauque. L'ensemble n'a rien de royal.

Son entourage se compose d'une quarantaine de

jeunes gens de quinze à vingt ans qui font, quand le naba n'est pas là, un vacarme d'enfer autour de ce que l'on peut appeler le trône. Comme cela se passe chez Boukary Naba, ils claquent des doigts dans les circonstances de rigueur; ils sont également chargés d'anneaux de cuivre et de housseaux de même métal; il y en a qui portent au bras plus de 10 kilos de cuivre. Ils ont la tête entièrement rasée ou portent les cheveux en cimier, comme les femmes du Khasso.

Les occupations de Naba Sanom sont peu sérieuses; elles consistent à recevoir des visites pendant presque toute la journée. Le matin vers six heures le tam-tam



La bénédiction (voy. p. 35). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

annonce que le naba vient de se lever. Lorsqu'il s'est lavé et réconforté par un repas, ses captifs et ses femmes se rendent chez lui pour le saluer. C'est ensuite le tour des étrangers, gens des environs, solliciteurs ou autres. Ceux-ci s'accroupissent devant le lieu de réception jusqu'à ce que le naba daigne bien paraître. Quand il y a beaucoup de monde, un des jeunes gens va prévenir le naba, qui arrive et s'assied sur son coussin en jetant un regard aimable sur l'assistance pendant que tout le monde claque des doigts. Dès que Naba Sanom est assis, les solliciteurs et visiteurs se précipitent vers l'entourage, se jettent face contre terre en se couvrant la tête de poussière, puis chacun se relève et

remet un cadeau plus ou moins important en cauris ou en vivres, selon ce qu'il sollicite. Les jeunes gens viennent ensuite dire au naba : « Un tel a apporté un sac de cauris ou une chèvre, ou un bœuf, il désire te parler ». Le naba remercie tout ce monde-là par un *nif kendé* (merci) et se retire chez lui; il est bien entendu que même la cinquantième partie des solliciteurs n'arrivent pas à glisser ce qu'ils désirent. Ceux qui sont écoutés se sont d'abord adressés à un familier qui, après avoir été grassement payé d'avance, renvoie l'affaire aux calendes grecques en disant à l'intéressé qu'on s'occupera de cela prochainement. Cela m'a rappelé en petit ce qui se passe dans certaines administrations, où

l'on « classe » également les affaires de cette façon.

Après s'être abrouvé de dolo et avoir plaisanté avec ses jeunes gens, Naba Sanom fait une seconde apparition et continue le manège jusqu'à la nuit tombante. Involontairement j'ai comparé cette scène à celle qui se passe dans nos foires, où l'on attend aussi, pour commencer le spectacle, que le public soit nombreux; mais on a au moins le plaisir d'y entendre un boniment qui laisse un joyeux souvenir parmi les curieux, même quand on a quelque peu abusé de leur crédulité.

On comprend facilement qu'avec des journées aussi bien remplies il soit difficile à ce monarque de s'occuper utilement des affaires intérieures et extérieures de son pays: aussi le Mossi est-il dans une décadence qui ne fera que s'accroître avec le temps.

Les Mossi sont loin d'être capables actuellement de mener des expéditions comme celles qu'ils firent au commencement du XIV^e siècle contre Tombouctou, comme le relate Ahmed Baba (*Tarich es-Soudan*).

J'eus d'abord des relations fort amicales avec Naba Sanom, surtout les cinq jours qui suivirent la distribution de cadeaux que je lui fis. Ces relations semblaient devoir se continuer, lorsque, à la suite d'un entretien où je lui communiquai mon désir de continuer ma route vers le nord, il changea brusquement de procédés à mon égard.

Interrogé par lui sur ce que je comptais faire dans le Yatenga, je lui fis expliquer que, ce pays étant un lieu important de production et d'élevage de chevaux, il serait intéressant pour nous de connaître les méthodes d'élevage afin de les mettre au besoin en pratique dans nos possessions de l'autre côté du Niger. Ma proposition ne semblait d'abord soulever aucune difficulté, lorsqu'il me fit dire, quelques jours après, que le Yatenga (ce qui n'est nullement exact) lui appartenait, que c'était le même pays qu'ici et qu'il ne pouvait m'autoriser à y aller. Il refusa de même de me donner la permission de me diriger vers l'est. Mieux que cela: un soir, sans raison, il m'envoya un bœuf et une petite captive de six à sept ans avec l'ordre de me disposer à quitter le lendemain Waghadougu.

Comme il me devait une somme assez forte, pour une pièce de soie que je lui avais vendue, je lui fis demander de vouloir bien me régler avant de partir, ou de me rendre mes marchandises afin de me permettre de me pourvoir ailleurs d'animaux. Le naba m'envoya alors l'imam pour protester de son amitié pour moi. « Jamais, dit-il, je n'ai envoyé l'ordre de partir à ce blanc; je ne puis tolérer qu'il aille vers le nord et vers le Haoussa, mais je lui donnerai, quand il m'en fera la demande, un chemin à son choix sur Salaga. Je vais dès maintenant me mettre en mesure de le pourvoir des animaux que je lui dois. »

Hélas! j'attendis vingt longs jours les deux ânes qu'on avait, disait-on, envoyé querir au loin, Naba désirant me donner deux bêtes splendides. Et quels ânes je reçus! Deux misérables bêtes dont n'importe quel marchand se serait gardé de faire l'acquisition.

Je ne lui gardai pas rancune, nous étions même les meilleurs amis du monde, et je comptais sous peu amener Naba Sanom à signer un traité avec moi, lorsque brusquement il m'envoya de nouveau l'ordre d'aller à quitter Waghadougu. A partir de ce moment il m'eût été impossible de communiquer avec lui. Il refusait de me recevoir et me fuyait, j'étais devenu suspect. Il fallait me résigner à partir.

On pourrait supposer que c'était parce que j'étais Européen que Naba Sanom a agi de cette façon. Pas le moins du monde. Je n'ai tout simplement pas fait exception à ce principe du naba, que tout individu venant à Waghadougu avec des marchandises quelconques doit, outre les cadeaux, lui en laisser une partie.

Pour moi, la vraie raison qui a empêché qu'on me laissât continuer ma route fut l'annonce de l'arrivée prochaine à Waghadougu d'une autre mission européenne. Ma présence ici faisait croire que j'étais l'avant-garde d'une forte expédition militaire; c'est ce qui avait éveillé la méfiance de ce roi ignorant¹.

Le 10 juillet au soir, je quittai Waghadougu en compagnie de deux jeunes gens qui devaient me servir d'escorte. Comme on me fit prendre un chemin parallèle à celui que j'avais suivi pour venir, je m'informai auprès d'Idriza, l'un de mes guides, si Naba Sanom avait changé d'idée et ne désirait plus que je me rendisse à Salaga, comme il me l'avait toujours promis.

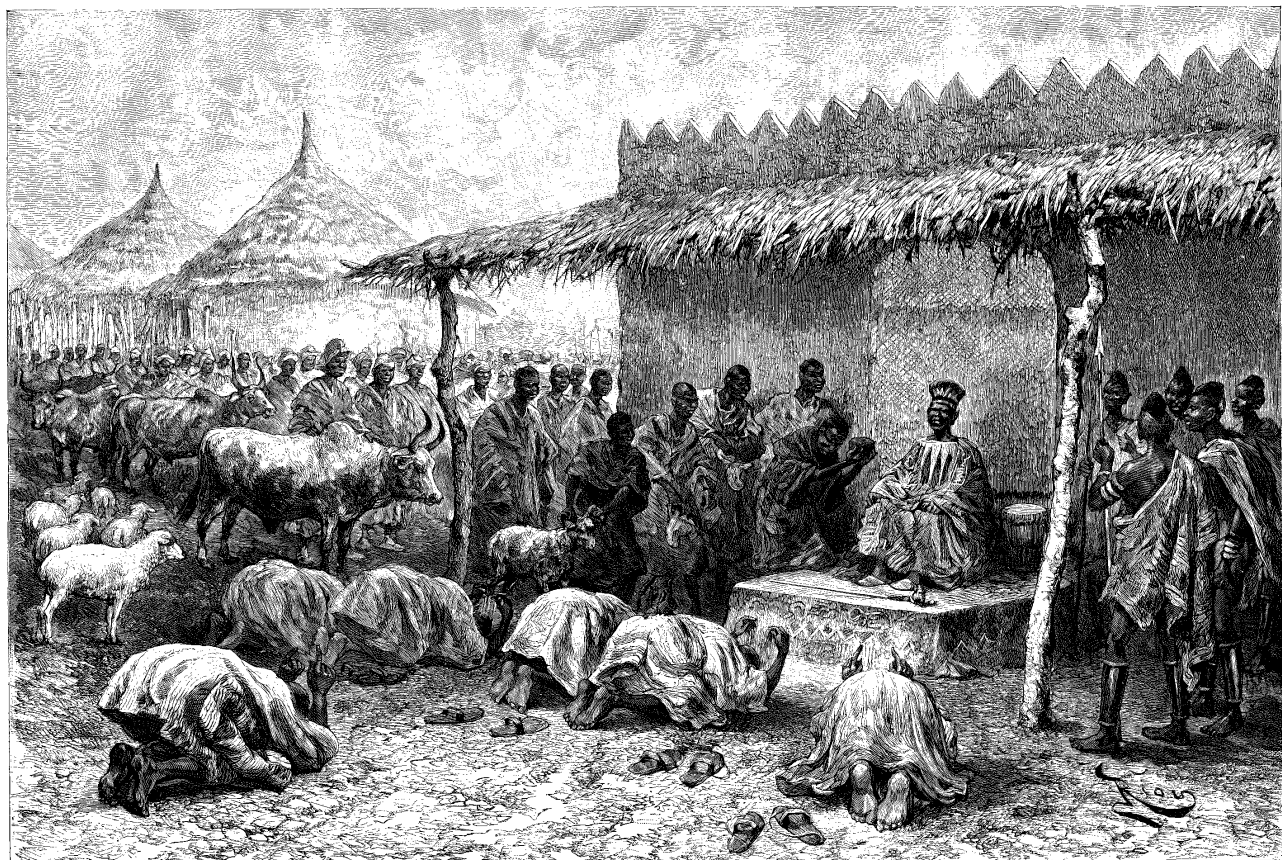
« Pas du tout, me répondit-il. En sortant de Waghadougu, ce chemin change de direction. Il va bien à Salaga. » Interrogé sur l'itinéraire que j'avais à suivre et les noms des villages à traverser, cette canaille eut l'audace de me citer une série de villages qui n'existent pas. Une demi-heure après, il n'y avait plus de doute pour moi: on me dirigeait sur la résidence de Boukary Naba.

C'était bien tristement que je cheminai sur la même route que j'avais parcourue si plein d'espoir un mois auparavant. Alors j'espérais qu'avec la protection du chef du Mossi je pourrais gagner Say ou au moins raccorder mes travaux à ceux de Barth, mais à présent je me demandais ce que j'allais devenir si, pour comble de malheur, Boukary Naba, voulant plaire à son frère, me retirait son amitié et me forçait à rétrograder par le Gourounsi sur Ouahabou.

C'est dans cette disposition d'esprit que j'arrivai le samedi 13 juillet devant l'habitation de Boukary Naba. Il pouvait être environ huit heures du matin. J'étais dans une pénible situation d'esprit et bien découragé, lorsque, à ma grande surprise, je reçus deux plats d'excellente viande chaude et une grande calebasse de lait aigre. De plus, Boukary me faisait dire de reprendre mon ancien campement, de m'y installer et d'aller le voir après m'être réconforté.

Dès que Boukary me vit m'avancer vers sa case, il

1. La mission dont il s'agit est vraisemblablement l'expédition du lieutenant allemand von François, qui remontait du Togo vers Gambakha.



Reception chez le naha de Waghadougou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

vint au-devant de moi, me tendit les deux mains et, avec son gros rire, me dit : « Eh bien, lieutenant, comment trouves-tu Waghadougou et mon frère ? » Il me fallut lui raconter tout ce qui m'était arrivé depuis que je l'avais quitté. Boukary ne me cacha pas son étonnement quand il apprit que son frère avait refusé de me laisser continuer ma route.

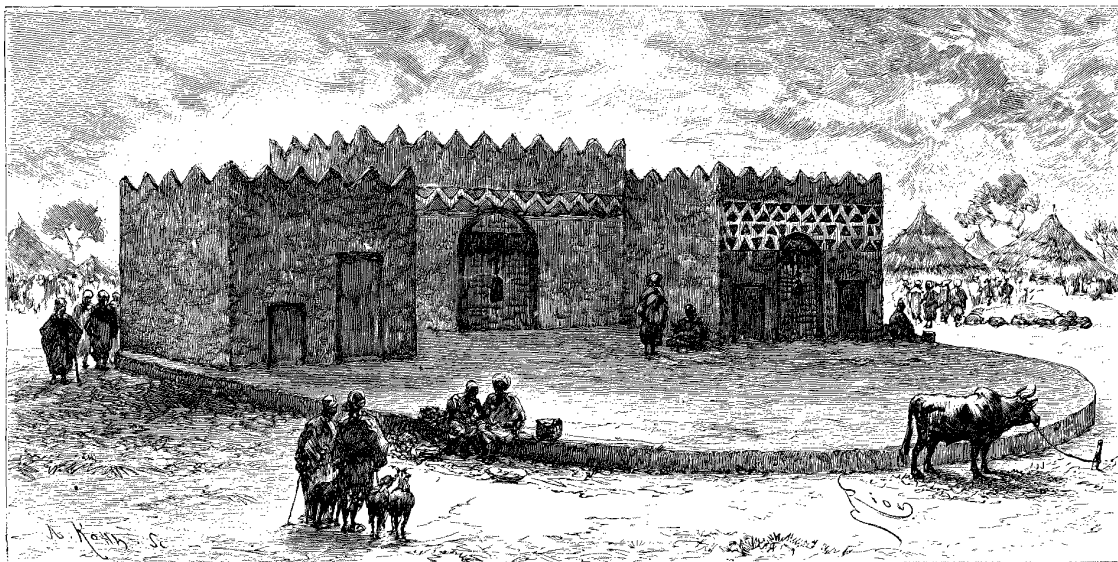
Il en fut même très peiné, et comme il ne pouvait pas m'assurer de route vers le nord, il me promit de me faire gagner le Gambakha. Puis il m'informa qu'il n'exécuterait pas l'ordre de son frère, qui lui prescrivait de me faire diriger sans m'arrêter sur Ouahabou ; sur ses instances, je dus encore accepter son hospitalité pour quelques jours.

Pendant mon séjour à Banéma, Boukary Naba ne se départit pas une seule fois de sa ligne de conduite, d'autant plus digne qu'il est excessivement rare de rencon-

trer un nègre assez indépendant d'idées pour ne pas renier ceux qui déplaisent au souverain. Il me traita avec beaucoup de bienveillance, et m'envoya tous les jours des vivres et de la viande.

Il est très regrettable pour moi qu'à mon arrivée dans le Mossi je n'aie pas trouvé Boukary Naba au pouvoir ; il m'aurait certainement facilité mon voyage, et si jamais il arrive au trône, il aidera de tous les moyens dont il dispose le voyageur européen qui passera chez lui. Cet homme a les idées larges, il aime le progrès et serait tout disposé à écouter les conseils d'un blanc. Tout en étant d'une intelligence au-dessus de la moyenne chez les noirs, il se considère comme bien inférieur à l'Européen.

Pour un héritier du trône qu'il est, puisque la succession dans le Mossi n'a lieu de père en fils que lorsque la ligne mâle collatérale est épuisée, Boukary n'a



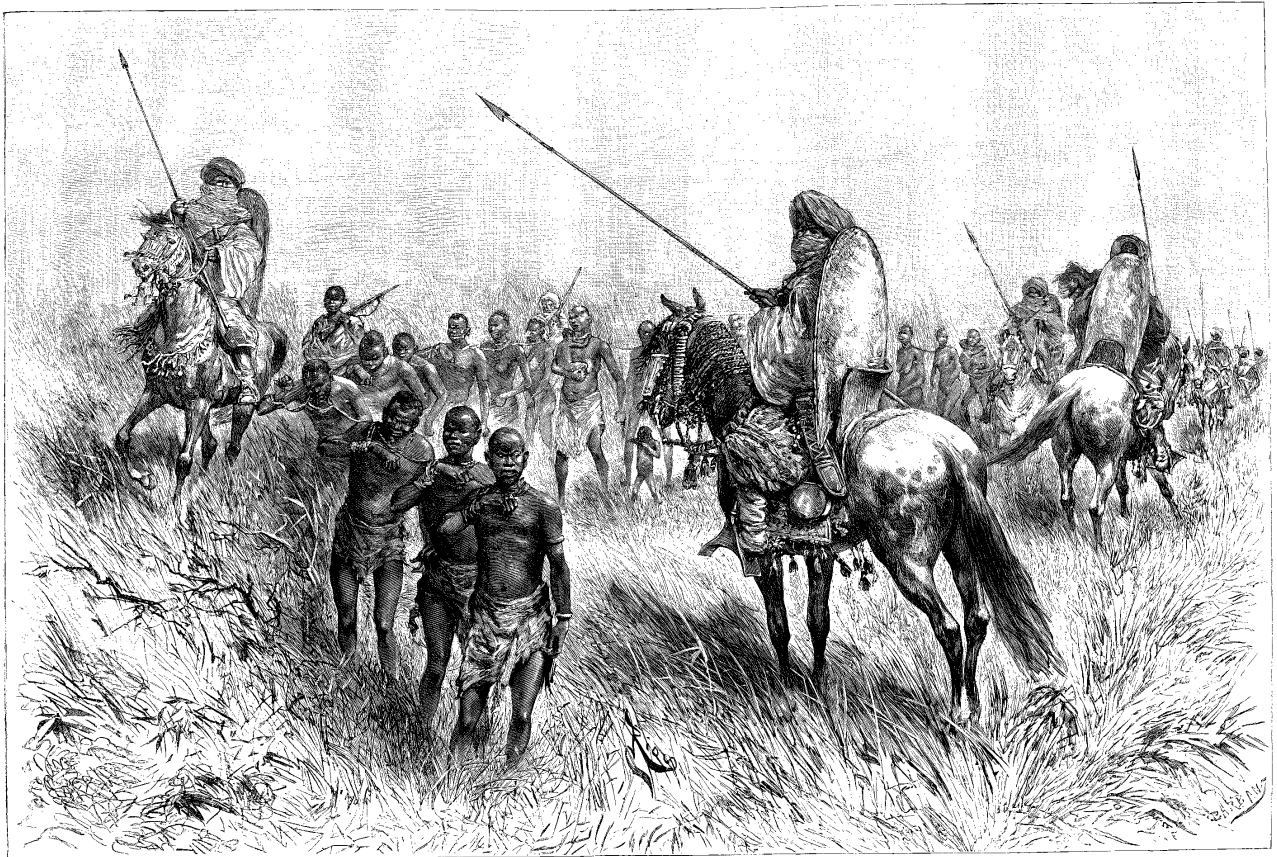
Résidence de Waghadougou. — Dessin du Bion, d'après un croquis de l'auteur.

pas une position bien brillante. Naba Sanom, dans la crainte de le voir se créer quelque réputation par les armes et augmenter ainsi le nombre de ses partisans, ne l'a jamais nommé naba du moindre centre et ne lui a jamais confié la moindre expédition. Bien mieux, quand le malheureux a résidé pendant quelques années sur une frontière, son frère le déplace pour l'envoyer ailleurs. Depuis dix-sept ans, Boukary mène une vie errante, n'ayant pour ainsi dire pas de chez-soi. Pour subsister et tenir un certain rang, il est forcé de vivre de pillage et même de brigandage.

Pendant mon deuxième séjour à Banéma, Boukary, connaissant mon horreur pour le pillage et l'esclavage, et craignant de me déplaire, fit partir de nuit et sans me prévenir deux expéditions : l'une dans l'ouest sur Nabouli et l'autre vers le sud sur Baouér'a. Dès dix heures du matin, le lendemain, le retour des cavaliers fut annoncé par des coups de fusil. Bientôt après

apparut une file d'esclaves des deux sexes attachés l'un derrière l'autre à l'aide d'une corde passée autour du cou. L'expédition de Nabouli ramenait dix-sept esclaves ; celle de Baouér'a, cinq seulement et un âne chargé de sel et d'un peu de cotonnade. Dès l'arrivée de ces malheureux, on les fit boire, et, à l'aide de maillets, on leur retira les bagues et les anneaux de cuivre qu'ils portaient aux bras et aux jambes ; ensuite on procéda à leur répartition.

Dès le 18 je demandai à Boukary de me mettre en route, mais il me pria de différer mon départ de deux jours, désirant me faire faire connaissance avec son jeune frère, Salifou, qui devait arriver le surlendemain. Nabiga Salifou, comme Nabiga Masy, est aimable et intelligent. Dès son arrivée, il me rendit visite, fit tuer un bœuf à mon intention et m'envoya quelques autres provisions. Ce jeune homme ne ressemble ni comme extérieur, ni comme caractère, à



Retour des cavaliers ramenant des captifs. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Naba Sanom; la distinction de ces jeunes gens offre un contraste frappant avec les manières rustres de Naba Sanom, leur aîné.

Comme c'était convenu, Boukary Naba devait me diriger le lendemain par un chemin parallèle à la frontière du Gouroussi vers Béri, où je devais rallier le chemin Waghadougou-Gambakha. Salifou, dès son arrivée, en dissuada Boukary, l'informant qu'il avait appris en route que Naba Sanom avait donné l'ordre de me faire rebrousser chemin si j'essayais de gagner le Gambakha par cette voie. Boukary se vit donc forcé, à son grand regret, de me diriger sur Bouganiéna sans pouvoir satisfaire à mon désir de ne pas rentrer de nouveau dans le Gouroussi.

La veille de mon départ, il m'envoya trois jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, en exprimant le désir de me les voir épouser. Il s'excusa près de moi de ne pas être assez riche pour me faire un plus beau cadeau. Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif, et je fis part de mes scrupules à Boukary Naba; je lui en renvoyai deux, n'en gardant qu'une pour faire la cuisine à mes hommes.

Ce ne fut pas aisé de refuser la main de ces jeunes femmes : Boukary tenait absolument à cette union. On trouva cependant un terrain d'entente : il fut décidé que je ferais épouser les trois femmes par mes serviteurs les plus dévoués.

Ces malheureuses étaient absolument nues. On voyait cependant qu'elles avaient l'habitude de marcher vêtues, car elles étaient toutes honteuses, et dès qu'elles eurent les mains libres, elles se couvrirent de feuilles.

Je leur distribuai à chacune trois coudées de guinée pour se faire un pagne et leur donnai un petit collier de perles.

Je me mis en devoir de les marier et de les baptiser,

car, comme elles ne me comprenaient pas, il m'était difficile de savoir leur nom. A Fondou, le plus âgé de mes hommes, je donnai la femme Kassanga, qui fut appelée *Miriam*; à Birima, une Youlsi, qui fut nommée *Tenné* (de *altiné*, « lundi »); à Mamourou échut la troisième, qu'il demanda à appeler *Arba* (qui veut dire en arabe et en mandé : « quatre, jeudi »).

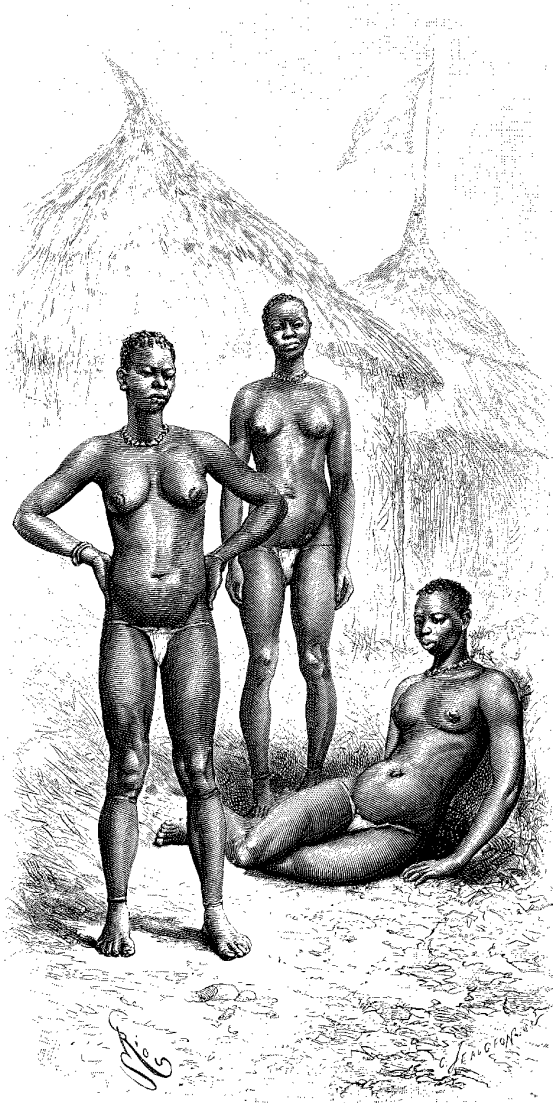
Le mariage eut lieu séance tenante. Je fis successivement les fonctions de tuteur, de prêtre et d'officier de l'état civil. La publication des bans et les autres formalités furent naturellement laissées de côté. Je les dotai de quelques étoffes, une couverture, quelques grains de corail et des bracelets. Quelques milliers de cauris, une calabasse de kola et de la volaille permirent au personnel de faire le repas de noce.

Mon convoi se composait, avec ces nouvelles recrues, de sept hommes, des trois femmes et de Haïda, la petite fille que m'avait donnée Naba Sanom. Cette pauvre petite était d'une maigreur effrayante quand on me l'avait amenée à Waghadougou. Pendant le premier mois elle n'avait fait que manger et dormir. Nous ne savions pas son nom et il était impossible de la comprendre : je la baptisai *Aïda*, nom que mes noirs transformèrent en Haïda. Plus tard j'arrivai assez facilement à lui apprendre le mandé.

Dimanche 22 juillet. — Je n'ai pas voulu quitter Boukary Naba ce matin sans lui donner ma

jumelle, dont il a envie depuis si longtemps. Jamais je n'ai vu un homme aussi heureux que lui. Il y regarde par le gros bout et assure, avec un sérieux comique, à son auditoire, qu'à l'aide de cet instrument il voit tout ce qui se passe à Waghadougou !

Les adieux furent touchants et je reçus ses vœux de bon retour vers le *Nasaratenga* (pays des blancs). Je fus accompagné par Salifou à cheval jusqu'au ruisseau de



Boukary envoie trois femmes. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Banéma; là nous dûmes décharger les animaux : le cours d'eau s'était changé en une véritable rivière, il n'avait pas alors moins de 1 m. 50 de profondeur. D'après les renseignements que j'ai recueillis à Bouganiéna sur la direction de son cours, cette rivière serait l'origine d'un grand affluent de la Volta, que l'on nomme Baliviri¹ et qui sert de limite entre le Gourounsi et Gambakha vers Oual-Oualé.

La route entre Banéma et Bouganiéna est entièrement déserte; il ne se fait actuellement aucun commerce entre cette partie du Gourounsi et le Mossi. Presque toutes les communications ayant lieu par Baouér'a et Dakay, nous ne rencontrâmes des habitants que dans les cultures aux abords de Bouganiéna. Plusieurs me reconnurent. Mon ancien hôte, Sénousi Sâfo, chez lequel je descends, me fit un excellent accueil. De toute part, les habitants viennent me serrer la main et m'inviter à m'installer chez eux, espérant, disent-ils, que je passerai le restant de l'hivernage ici.

Telle n'était pas mon intention, et dès mon arrivée je cherchai un chemin vers Salaga et ensuite un compagnon de voyage. Comme j'acquis la certitude que Krauss, en revenant de Bandiagara, avait fait retour vers Salaga, par Sati, Oua-Loumbalé et Oua, et qu'à Waghadougou on n'avait pas pu m'affirmer si ce voyageur était venu de Salaga par Oual-Oualé ou par Gambakha, j'étais très embarrassé

sur la direction à suivre, voulant à tout prix éviter de parcourir un itinéraire déjà connu. Comme il y avait doute pour Oual-Oualé, j'optai pour cette direction.

Sur l'avis de quelques anciens, on me traça un itinéraire qui m'évitait de passer par les villages hostiles et qui déviait de la route suivie habituellement. La difficulté consistait à trouver un individu qui m'accompagnerait jusque dans le Dagomba. Je m'adressai à cet effet à une sorte d'aventurier, nommé Idrisa, dont j'avais fait la connaissance à Dallou. Il consentit à

1. Volta Blanche.

m'accompagner moyennant la valeur de trois captifs, moitié payable à Bouganiéna, moitié à mon arrivée à Oual-Oualé; mais, une fois l'arrangement terminé, il se ravisa, quelques peureux lui ayant fait entrevoir ce voyage comme assez périlleux pour qu'il n'en revint pas. Il ne fut plus possible de le décider, même en lui offrant le double de ce qu'il avait été convenu.

L'imam, sur ces entrefaites, me fit faire connaissance avec un jeune homme de Baouér'a, nommé Isaka, qui m'offrit de me conduire dans son village et de me faire recommander successivement par les chefs de village jusqu'à Koummoulou. Le départ fut fixé au mercredi 25 juillet.

XVIII

Géographie et état politique du Mossi. — Flore et faune. — Chevaux et ânes. — Populations du Mossi. — Gouvernement. — Notes sur le Yatenga.

Le Mossi, ou pays des Mor'o, est limité à l'ouest par le Gourounsi et le Kipirsi; il est séparé au nord-ouest du Fouta macinien par le Yatenga. Au nord, il touche au Djilgodi, à l'Aribinda et au Libtako, décrits par Barth, qui les a traversés; à l'est, ses limites s'étendent jusqu'au Gourma, ou territoire des Bimba, et au Boussangsi, dont il est séparé par la branche orientale de la Volta; enfin, il touche au sud au Mampoursi. Il est divisé en nombreuses confédérations, plus ou moins indépendantes, dont les naba sont vassaux de Naba Sanom.



Le capitaine donne sa jumelle. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

L'aspect général des régions que j'ai traversées pour me rendre à Waghadougou est celui d'une plaine élevée (altitude 600 mètres), dans laquelle on ne remarque même pas un léger plissement; le sol est uniformément plat et entrecoupé de temps à autre de terrains marécageux ou de petits biefs pleins d'eau sans écoulement apparent.

Le sol consiste en quartz, fer, argile siliceuse et granit. Ce pays m'a paru être habité et peuplé depuis fort longtemps, car je n'ai nulle part rencontré ce que nous appelons la brousse. Partout ce sont des cultures en exploitation ou des terrains anciennement défrichés dont on a momentanément abandonné la mise en